

L'Europe au menu d'un « Banquet » festif

François Hollande était le premier invité de la pièce de Laurent Gaudé

THÉÂTRE
AVIGNON

Comme Christiane Jatahy, Laurent Gaudé et Roland Auzet triomphent en ce début du Festival d'Avignon : *Nous, l'Europe, banquet des peuples*, le spectacle que cosignent l'écrivain et le metteur en scène-compositeur, a fait se lever le public comme un seul homme, samedi 6 juillet au soir. Presque trois heures venaient de passer, électriques, captivantes, nourrissantes aussi bien du point de vue de la réflexion que de l'art, et avec une guest-star en prime pour cette soirée de première : François Hollande, qui est resté vingt minutes sur le plateau, pour livrer sa vision de l'Europe.

L'ancien président de la République ne sera pas là lors des représentations suivantes : chaque soir, c'est un nouveau grand témoin qui sera appelé à répondre aux questions sur l'avenir de l'espace européen. Parmi celles et ceux qui feront le voyage figurent notamment l'écrivaine, militante altermondialiste et présidente d'Attac Susan George, la politiste allemande Ulrike Guérot, l'écrivain et philosophe néerlandais Luuk van Middelaar, ou encore l'ex-directeur général de l'Organisation mondiale du commerce Pascal Lamy, l'ancien premier ministre italien Enrico Letta...

Mais il ne s'agit là que d'un moment, d'un aspect de ce spectacle réjouissant, qui invente une forme de théâtre politique pour

aujourd'hui, sans jamais le céder à la foi en l'art, bien au contraire, et aurait mérité d'investir la Cour d'honneur du Palais des papes.

Au menu de ce *Banquet*, il y a un texte, un vrai, superbe, lyrique sans être pompeux, un long poème dramatique où Laurent Gaudé traverse l'histoire de l'Europe, du début du XIX^e siècle à aujourd'hui, de l'invention de la locomotive à vapeur, en 1830, aux attentats de 2015, de *Charlie Hebdo* à Nice en passant par le Bataclan.

Poésie aux commandes

Mais il y a aussi une mise en scène ample, généreuse, sophistiquée sans être prétentieuse, et qui fait enfin connaître au grand public un artiste passionnant, Roland Auzet, qui est à parts égales metteur en scène et musicien-compositeur. C'est un homme qui a l'oreille ultrafine, et on a rarement vu, ou plutôt entendu, une polyphonie aussi maîtrisée, entre la parole, forte, portée par les comédiens, dans toutes les langues européennes, la musique, du chant choral céleste au rock métal ou à la brutale pop, et le son sous toutes ses formes.

Ce qui n'empêche pas le spectacle d'exister visuellement avec tout autant de puissance. Et pour dire cette Europe trop technocratique, qui peine à se vivre comme un peuple, c'est d'abord ce peuple, en concentré, en miniature, que les deux hommes convoquent sur le plateau, sous les étoiles du ciel d'Avignon : un ensemble de comédiens, performeurs, chanteurs et



Le chœur d'amateurs de « Nous, l'Europe, banquet des peuples ». CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

danseurs au talent fou, accompagnés par un chœur d'amateurs, âgés de 7 à 77 ans ou tout comme.

Pour autant la mise en scène n'illustre rien : c'est la poésie qui est aux commandes ici, une poésie scénique qui fait écho à celle du texte de Gaudé. Au cœur du dispositif, un vaste mur, large comme le plateau de la cour du lycée Saint-Joseph. Le mur, méta-

La parole est au cœur de cette pièce : une « parole jaillissante » comme la prônait Aimé Césaire

phore de tous les problèmes de l'Europe, de la guerre froide aux réfugiés de Sangatte, est aussi une surface de projection pour les images. Ainsi en est-il lors de cette scène d'une force inouïe, où la comédienne polonaise Dagmara Mrowiec-Matuszak évoque la « solution finale », en un chaos de mots doublé par un chaos d'images warholiennes (beau travail vidéo de Pierre Laniel). Quelque chose de l'humain s'est déconstruit là, lors de la Shoah, que l'art de la deuxième moitié du XX^e siècle ne pouvait qu'enregistrer.

Mais c'est bien la parole qui est au cœur de ce *Banquet des peuples* : une « parole jaillissante » comme la prônait Aimé Césaire, qu'aime à citer Laurent Gaudé. Une parole performative, portée par des acteurs d'une présence et d'une intensité exceptionnelles.

Du Québécois Emmanuel Schwartz, habitué des spectacles de Dave St-Pierre ou de Wajdi Mouawad, à l'Irlandaise Olwen Fouéré, de la danseuse grecque Artemis Stavridi au comédien français Thibault Vinçon, de l'Allemande Karoline Rose, Nina Hagen d'aujourd'hui, au contre-ténor brésilien Rodrigo Ferreira, du Français d'origine marocaine Mounir Margoum à la Guyanaise Rose Martine, du batteur-poète Vincent Kreyder à l'acteur-cinéaste-musicien suisse-italo-britannique Robert Bouvier...

Ainsi ce *Banquet* convoque-t-il à sa table une Europe plurielle, talentueuse, pêcheuse, agissante, tout en posant les bonnes questions, à commencer par celle-ci : « L'Europe est-elle un rêve de classe ? » Quant à François Hollande, très à l'aise, il a livré sans surprise un

plaidoyer européen et, de manière plus inattendue, a exprimé ses « regrets » et ses « remords » de ne pas avoir pu, ou su, apporter des solutions face aux conditions effroyables dans lesquelles les réfugiés arrivent sur le continent.

A la fin du spectacle, Laurent Gaudé, Roland Auzet et l'assemblée des acteurs ont invité le public à les rejoindre pour danser sur le plateau, et c'est bien la première fois que l'on voyait notre vieille Europe éclopée déchaîner un tel enthousiasme. ■

FABIENNE DARGE

Nous, l'Europe, banquet des peuples, de Laurent Gaudé (Actes Sud). Mise en scène et musique : Roland Auzet. Festival d'Avignon, cour du lycée Saint-Joseph, à 22 heures, jusqu'au 14 juillet. Durée : 2 h 45.

« Jakob Lenz », le poète fou de Georg Nigl

La mise en scène du premier opéra de Wolfgang Rihm par Andrea Breth a fait sensation à Aix-en-Provence, avec les musiciens de l'ensemble Modern dirigé par Ingo Metzmacher

OPÉRA

AIX-EN-PROVENCE (BOUCHES-DU-RHÔNE) - envoyée spéciale

Véritable passage à tabac musical et psychologique, l'opéra de chambre, *Jakob Lenz*, de Wolfgang Rihm (né en 1952) s'est imposé, ce 5 juillet, comme l'une des clefs de voûte du Festival d'Aix-en-Provence. C'était certes quelque peu attendu. En effet, depuis sa création à Hambourg, en mars 1979, le chef-d'œuvre du compositeur allemand, alors âgé de 27 ans, est applaudi sur les scènes européennes. En France, il a été donné au printemps au Théâtre de l'Athénée, à Paris. La magistrale production d'Andrea Breth présentée à Aix, créée à l'Opéra de Stuttgart en 2014, a obtenu l'année suivante le prestigieux prix Faust, plus haute gratification allemande pour le théâtre musical, tandis que Bruxelles l'immortalisait avec un DVD paru chez Alpha Classic.

Un cri déchirant a précédé la chute brutale d'un corps nu tombé du ciel sur le plateau. Cet ange déchu dont l'errance en des contrées froides et minérales, peuplées de résurgences souterraines, évoque la figure du poète allemand schizophrène, Jakob Lenz (1752-1792), penseur du Sturm und Drang et un temps condisciple de Goethe, que l'on retrouvera mort dans les rues de Moscou. La « passion » de l'auteur du *Précepteur* et des *Soldats* (dont

Bernd Alois Zimmermann a tiré un opéra majuscule) inspirera à Georg Büchner une courte nouvelle, *Lenz*, dont est tiré le livret de Michael Fröhling.

Entre *Wanderer* romantique et hyperréalisme à la *Wozzeck* (Berg, toujours d'après Büchner), Lenz incarne le voyageur fondamental. La musique de Rihm explore en treize parties entrecoupées d'interludes ces pics d'exaltation et gouffres d'angoisse, culpabilité mortifère et solitude hurlante, bains glacés et visions glaçantes, qui mèneront le poète à la catatonie. Treize instruments (trois violoncelles, un clavecin, cinq bois, deux cuivres ainsi qu'un impressionnant dispositif de percussions), un sextuor vocal (les voix intérieures de Lenz) et trois solistes (Lenz, le pasteur Oberlin, son ami Kaufmann) servent une musique libre et inspirée, qui puise aux sources des grands courants germaniques (musique baroque, choral protestant, Lied, Ländler, Berg, Mahler, Strauss) tout en s'affranchissant de la citation.

Tour de force vocal et théâtral

La faille sismique de Lenz est au cœur du travail d'Andrea Breth, mise en scène implacable qui dédouble d'abord le personnage pour mieux le circonscrire ensuite à sa propre folie. D'étranges décors peuplent l'errance du poète. Monde inhospitalier, dont les couleurs livides et l'atmosphère pesante ne sont pas sans évoquer les

Un cri déchirant a précédé la chute brutale d'un corps nu, tombé du ciel sur le plateau

tableaux de Caspar Friedrich, inquiétante hospitalité du pasteur Oberlin, qui voit le poète en position foetale sur l'une des hautes étagères vides de l'immense bibliothèque, tandis que la nature consolatrice se retrouve enfermée sous forme de maquettes dans des vitrines d'exposition. Resserrement progressif qui mènera Lenz à l'asile, petit lit de fer-blanc, seau d'excréments et camisole de force.

Héraut de cet univers où l'obsession de la bien-aimée disparue a rejoint l'image d'une petite fille morte, où le pasteur a pris les traits d'une marâtre punitive, et l'ami a revêtu la blouse blanche d'un praticien pervers, le Jakob Lenz de Georg Nigl est, sans jeu de mots, tout simplement dément. Tour de force vocal et théâtral qui voit le baryton autrichien couvrir tous les registres imaginables de la voix, du grand lyrisme d'opéra à la parole de théâtre, du *Sprechgesang* (parlé-chanté) au *falseto* (voix de tête), du hurlement à l'onction, de l'intériorité à la fureur, livrant à lui seul un spectacle éprouvant, émouvant, terrifiant de vérité. ■

A ses côtés, le touchant Oberlin de Wolfgang Bankl, pasteur compassionnel qu'accompagne le clavecin comme s'il émergeait d'une cantate de Bach, le Kaufmann diabolique de John Daszak, dont la tessiture tendue de ténor bouffe s'apparente à celle du capitaine de garnison, tourmenteur professionnel de *Wozzeck*. Sans oublier les fameuses « voix » qui dévorent l'esprit de Lenz, magnifique chœur de chambre, juste, sensible, homogène.

Dans la fosse, les excellents musiciens de l'ensemble Modern ont pratiqué cette musique avec un naturel profond, gourmand et virtuose sous la direction sans concession, à la fois puissante et émouvante, expressive et dynamique d'Ingo Metzmacher, véritable double « instrumental » d'un monstre vocal nommé Nigl. ■

MARIE-AUDE ROUX

Jakob Lenz, de Wolfgang Rihm. Avec Georg Nigl, Wolfgang Bankl, John Daszak, Josefin Feiler, Olga Heikkilä, Camille Merckx, Beth Taylor, Dominic Grosse, Eric Ander, Andrea Breth (mise en scène), Martin Zehetgruber (scénographie), Eva Dessecker (costumes), Alexander Koppelman (lumière), Sergio Morabito (dramaturgie), Ensemble Modern, Ingo Metzmacher (direction). Grand Théâtre de Provence, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Jusqu'au 12 juillet. De 9 € à 190 €.

Benjamin de la Fuente exulte avec Stravinsky

Le compositeur fait implorer « L'Histoire du soldat » dans un spectacle jubilatoire

MUSIQUE
CONTEMPORAINE

CLUNY (SAÔNE-ET-LOIRE)

Pôle d'attraction culturelle dans le domaine médiéval, avec son abbaye de référence pour l'art roman, Cluny peut se targuer de l'être aussi dans la sphère contemporaine, le temps d'une semaine, grâce à un festival voué à la création musicale, le seul, en France, pendant l'été. Fondé en 2002 par Madeleine Roy (1931-2019), qui a passé le relais, il y a quatre ans, à son fils, le violoncelliste Christophe Roy. D'aujourd'hui à demain lance des ponts entre un passé récent et un futur en cours d'élaboration.

La 18^e édition du festival, qui se tient jusqu'au 10 juillet, s'est ouverte avec une œuvre emblématique de cette orientation. La scène du Théâtre Les arts ressemble à un débarras ou à une réserve de matériel « sons et lumières » lorsque débute, samedi 6 juillet, la représentation de *The Other (In)Side*, de Benjamin de la Fuente. Les musiciens de l'ensemble TM+ prennent place sur le plateau pour une séance d'enregistrement de *L'Histoire du soldat*, d'Igor Stravinsky, qui tourner au dialogue de sourds entre le chef (Laurent Cuniot) et son interlocuteur en cabine (Benjamin de la Fuente) par la faute d'un micro défaillant.

Dès le départ, la partition semble promise au déraillement : le tromboniste laisse tomber sa sourdine, le trompettiste rate son entrée... A 49 ans, Benjamin de la Fuente s'est illustré dans tous les registres, de l'orchestre au multimedia, avec une vitalité et une dextérité qui le désignent comme un des compositeurs majeurs du moment. Dans *The Other (In)Side*, créé à Nanterre en novembre 2018 et repris à Cluny en attendant une tournée, De la Fuente fait implorer la musique de Stravinsky, par le recours au parasitage électronique de la source et une réécriture instrumentale pleine d'esprit.

Avec son compère Jos Houben, metteur en scène aux idées qui fusent comme un feu d'artifice entre amorce jubilatoire et résolution onirique, il élève l'écart de langage au rang d'expression suprême. Quant aux membres de TM+, fascinants acteurs – comme leur chef – de cette inénarrable comédie (on pense parfois au film *Hellzapoppin* – 1941, de Henry C. Potter), ils invitent à reconsidérer le nom de l'ensemble, raccourci non plus de « Territoires musicaux » mais de « Théâtre musical ». En ne se limitant pas à un seul « + » tant l'éclat est multiple. ■

PIERRE GERVASONI

D'aujourd'hui à demain, jusqu'au 10 juillet, à Cluny (Saône-et-Loire).